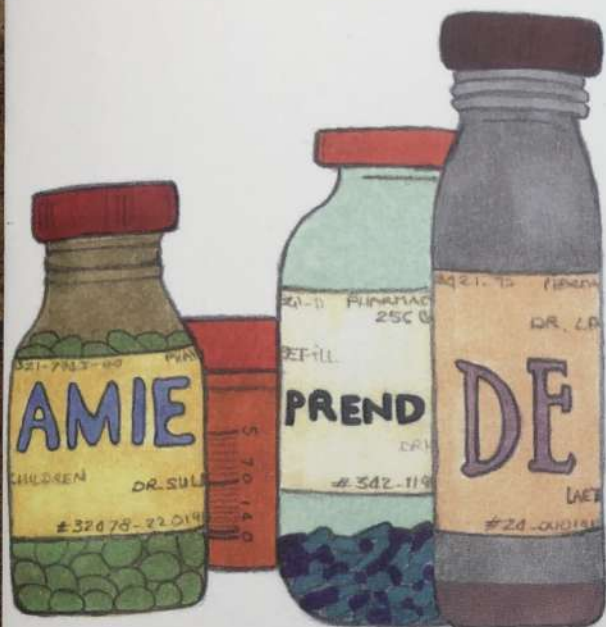


Point contemporain



JEANNE SUSPLUGAS
PAUL RICCI
GHYSLAIN BERTHOLON
LE PRIX DRAWING NOW
PANORAMA DES EXPOSITIONS
FANNY DURAND
MAXIME DUVEAU
GIANLUIGI MARIA MASUCCI

JEANNE SUSPLUGAS

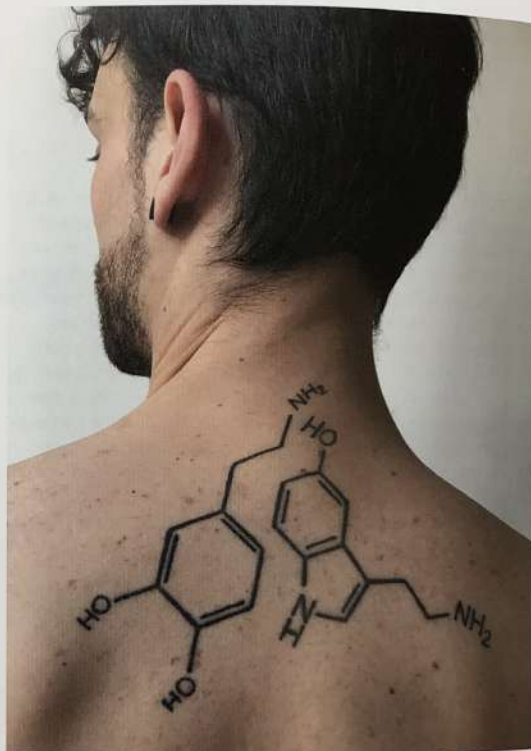
« Les textes ont cette faculté de nous amener quelque part et de nous soigner comme une médecine alternative. »

La matière textuelle a toujours accompagné l'œuvre de Jeanne Susplugas. Les titres *Aliénation*, *Hypocondriaque*, *Addicted*, *Dependence*... s'affirment avec force sur les couvertures monochromes de ses premiers catalogues d'exposition, avant que, dans les nombreuses parutions suivantes, ils deviennent plus ouvertement littéraires avec *Anecdotes*, *évidemment...*, *Stratégie d'enfermement*, *Base de données littéraires*. Elle définit la littérature, sans être une spécialiste en la matière, comme le point de départ aussi bien que le fil rouge de son travail. Elle s'intéresse à toutes les formes d'écriture, des textes littéraires aux paroles de chansons, ainsi qu'aux publications relatives à la médication, aux formes d'aliénation modernes et aux mutations qui nous affectent. Dans son processus créatif, elle fait appel à de nombreux écrivains et critiques d'art considérant leurs textes comme une ressource dans laquelle elle ne cesse de revenir pour construire sa réflexion.

Peut-on dire que ton œuvre puise sa substance dans la littérature ?

Je suis curieuse du sens des mots et de la manière dont certaines phrases traduisent avec justesse certains états comme la transformation de nos sociétés. Je collectionne des phrases et des extraits de textes depuis vingt ans. J'ai commencé la série *Contenaires* aux États-Unis quand je me suis aperçue que les indications portées par les pharmaciens sur les petits flacons de médicaments permettaient de faire le récit de la vie des gens. Placés les uns à côté des autres, ils donnent une infinité d'indications. Dans mes dessins, je note des phrases que j'ai lues ou entendues : des paroles de chansons comme la phrase « j'ai plus les pieds sur terre je bouillonne comme un Alka Seltzer » de Bashung, ou un extrait de texte littéraire comme cette phrase de Marie Darrieussecq qui résonne comme un slogan « L'aspirine c'est le champagne du matin ». Des phrases poétiques ou drôles, parfois ambiguës ou paradoxales comme la phrase « At home she's a tourist », un emprunt à une chanson à laquelle j'ai donné une tonalité autobiographique en rajoutant le pronom *she* et qui a eu un impact très important lors de mon exposition à la Maréchaalerie comme l'ont montré les nombreux courriels et courriers reçus. *Base de données littéraires 1* (2014) une sculpture en bois assemblage de caisses de transport-valises pouvant se déployer dans l'espace, diffuse à partir d'un système audio des extraits de textes au caractère apaisant. Une installation qui véhicule aussi l'idée qu'en cas de catastrophe, on pourrait partir se réfugier avec pour seul bagage sa bibliothèque.

Des textes que tu considères aussi comme des baumes ?
Les visiteurs restent longtemps à proximité de ces modules pour écouter de beaux textes que je passe du temps à choisir et que je fais jouer par des professionnels. Ils sont pour beaucoup issus de commandes que je fais à des écrivains et écrivaines dans lesquels je puise pour concevoir mes œuvres.



Tattoo, 2017 c-print 40x30 cm
Courtesy artiste et Patinoire Royale/Galerie Valérie Bach, Bruxelles

Très touchée par *Truismes* de Marie Darrieussecq, je lui ai écrit et nous nous sommes rencontrées. Je lui ai commandé un texte qui est devenu pour moi une source intarissable d'inspiration vers laquelle je retourne indéfiniment. Il est aussi devenu une pièce sonore que nous avons enregistrée en studio, une performance, ainsi qu'un film (*latrogène*, 2013) tourné au café de Flore pour rendre hommage à la littérature. Les textes nous aident à avancer dans un monde brutal et difficile. Mes expositions se construisent comme des réflexions qui naissent dans la solitude de l'atelier quand je suis avec mes livres et la pensée de ces écrivains que j'ai rencontrés.

Des pensées qui alimentent ta réflexion comme ces pièces introductives qui ouvrent le parcours de tes expositions à la manière d'un avant-propos...

Mon processus est comparable à celui de l'écrivain quand il rédige l'incipit de son roman. Je suis toujours émerveillée par la manière dont certains d'entre eux arrivent à vous saisir en quelques phrases. Je suis sensible à cette capacité à exprimer

autant de choses en si peu de mots comme pour Marie-Gabrielle Duc, avec qui j'ai travaillé, capable de faire passer un message en deux ou trois mots-clés. À la manière de cette ou ces phrases introductives, l'œuvre qui inaugure l'exposition, qu'elle soit intrigante ou humoristique, ne doit pas être réductible à elle-même mais ouvrir au contraire sur l'ensemble des problématiques, parfois graves, abordées par l'exposition. Souvent, mes pièces ont plusieurs niveaux de lecture, présentant un aspect séduisant mais pouvant basculer dans la dimension plus grinçante de l'interprétation du mot. Certains termes, comme *Addicted* par exemple, ont une certaine beauté même s'ils renvoient à une réalité très dure. *Troubles*, (2014) une enseigne composée de diodes orangées, évoque cette attirance et révèle en même temps toute son ambiguïté quand on s'en approche.

L'autoportrait *Hair* (2010-2018), qui ouvrait l'exposition *Nul besoin de maison pour être hanté* (under construction Gallery, 2018), nous parle de folie et de mutation... Dans cette exposition, il était beaucoup question de ramifications. Je l'ai introduite par cet autoportrait, mon premier, qui est une référence à Gordon Matta-Clark et qui correspond aussi à des changements importants dans ma vie personnelle. Alors que pour les hommes, avoir les cheveux en bataille traduit une forme de génie, pour une femme, être décoiffée renvoie à une forme de folie, à un dérangement dans son quotidien ou dans sa vie. Par sa forme, cette image répond aux réseaux de neurones de la série de dessins *In My Brain* (2018) qui nous rappellent, dans ces moments d'introspection, parfois forcés que l'on a vécus avec le confinement, la capacité que l'on a à réfléchir mais aussi à tourner en boucle. Des représentations qui font également penser à la série des arbres généalogiques sur lesquels je note, en lieu et place des noms des descendants d'une même famille, ceux des phobies dont ils étaient atteints. L'arbre est un portrait des individus et de la société, avec ses malaises et ses dysfonctionnements, dans lequel j'essaie d'introduire une dimension humoristique.

La phobie est un trouble qui renvoie aussi à l'enfermement, à l'aliénation...

Je rends compte de l'enfermement et de ses enjeux dans le motif de la maison sur lequel je travaille depuis le début de ma pratique. Omniprésent, il symbolise l'intime, la maison nous construit autant qu'on la construit. Elle nous révèle et nous protège à la fois. Les *Flying House* me permettent d'impulser une dimension sociale dans mon travail car elles révèlent les choix d'objets que les gens prendraient si leur maison devaient s'envoler. Pendant la crise sanitaire, cette série apparaît tout à coup comme une solution, une potentielle échappée avec les objets nécessaires au confinement. J'ai spontanément reçu des messages me disant « maintenant, je sais ce que je prendrais ». Des commentaires qui donnent, comme avec les arbres généalogiques, une dimension interactive à ces pièces. De même, lorsque les visiteurs entrent dans une *Light House*, ils sont d'abord enthousiastes, se prennent en photo. Or l'expérience se transforme peu à peu en aliénation lorsque le dispositif se ferme sur eux et les coupe de la lumière extérieure.

« Tout est aliénant, le groupe, le couple, la maison car tout ce qui te protège peut aussi, à un certain moment, sans que cela soit forcément malveillant, te faire mal et se retourner contre toi. »

Les mots d'enfermement et d'aliénation résonnent particulièrement différemment depuis cette expérience inédite du confinement collectif imposé par la crise sanitaire...

Ils m'ont paru dans cette expérience inédite se doter d'une coloration particulière et d'une signification nouvelle. J'ai ressenti la nécessité de revisiter plusieurs pièces dont le thème central est le « chez soi » qui me sont apparues très différemment, telle que la vidéo *There's no place like home* où l'on voit une jeune femme tourner sur elle-même et répéter inlassablement la même phrase. Une pièce qui souligne le caractère aliénant et étouffant de la maison dont ont rendu compte les nombreux témoignages de personnes contraintes au confinement. Si la maison apparaît comme un lieu bienveillant, un refuge, elle ne tient pas toujours ses promesses... Dans ce moment si particulier, les violences conjugales ont augmenté d'environ 30%. En plus du lien familial, le lien social s'est aussi dégradé avec un phénomène de dénonciation par le voisinage des personnes qui ne respectaient pas les règles sanitaires alors que les violences intrafamiliales ont toujours beaucoup de mal à être signalées.

Cet autoportrait n'est-il pas aussi celui d'une société qui vit dans une sorte de folie permanente, prête à accepter n'importe quelle pathologie, pour que l'on s'occupe d'elle et lui fasse la promesse de la soigner ?

Certaines personnes cherchent par les pathologies à expliquer leur comportement ou leur mal-être. Les nommer permet de mieux les comprendre et de mieux les accepter, de voir à quel moment un comportement peut être classifié comme



Forêt généalogique, 2020. Wall painting
Vue de l'exposition *Dérailson du quotidien* commissariat Camille Fraşca & Antoine Py
Galerie Mansart, Paris. Courtesy et photo artiste

ENTRETIEN - JEANNE SUSPLUGAS

JEANNE SUSPLUGAS

pathologique. Je suis sensible à ce terme de « promesse » car toute médication verbalise un processus censé mener à une guérison mais qui, par extension, conduit aussi vers une addiction, car elle nous met en contact avec des molécules qui, pour certaines, sont considérées comme des drogues et sont mêmes connues pour être, à terme, néfastes pour la santé. Tout est promesse, les médicaments comme les drogues, plus rien ne distingue à un certain moment le légal et l'illégal. L'un comme l'autre promet d'être plus en forme ou d'être plus gai, moins inhibé, mais ils impactent finalement notre équilibre métabolique ou psychique.

Une difficulté à se sentir en harmonie avec le monde que l'on retrouve dans les *Mind Mapping* qui prennent une résonance particulière avec le confinement...

Les dessins de la série *Mind Mapping*, sont des représentations visuelles d'idées et d'informations sous forme de cartes dans lesquelles j'ai repris des formules chimiques dites complexes pour traduire la complexité de l'être humain, le manque de confiance en soi qui est au centre de nos vies. Une série où je mets en évidence cette nécessité pour de nombreuses personnes de faire appel à des coaches en tous genres qui répondent à cette peur, sinon à cette culpabilité, de ne pas être à la hauteur des attentes sociales qui pèsent sur chacun de nous. Un besoin de parfaire un développement personnel qui, ces dernières semaines, n'a cessé de s'amplifier comme le montre l'apparition massive de tutoriels, coachings et propositions d'accompagnements dans tous les aspects de la vie. Un « bien-être à tout prix » qui est devenu un combat, parfois absurde et effréné, une somme d'injonctions supplémentaires comme rire, méditer, faire du sport... Pourtant le bien-être est aussi l'abandon des injonctions.

Ne nous parles-tu pas aussi d'une humanité qui se transforme, comme la photographie de ce jeune homme dont l'ADN est tatoué dans le dos (*Tattoo*, 2017) ? J'emploie volontiers le terme de « mutants » car les humains sont clairement en train de muter. Nous sommes plus grands que les générations précédentes et certains physiques ont des formats assez incroyables. La question du transhumanisme, sans être abordée encore frontalement, traverse mon travail de même que les mutations génétiques, de l'homme comme de



Hair (Tribute to Gordon Matta-Clark), 2010-2018
Sérigraphie sur Arches BFK Rives 250g/m², 40 x 60 cm. Atelier Tchikebe
Courtesy artiste et Patinoire Royale/Galerie Valérie Bach, Bruxelles

l'animal. À force d'ingérer des aliments modifiés, de pulvériser des produits dans la nature pour éradiquer les insectes, tous les écosystèmes s'en trouvent modifiés. À la galerie Mansart à Paris, j'ai réalisé un wall painting dans le même esprit que celui de Drawing Room à Montpellier, représentant plusieurs essences d'arbres cohabitants ensemble : baobab, palmiers... Une œuvre au caractère écologique qui dénonce la mutation des écosystèmes et l'apparition en tout lieu de plantes tropicales dues aux changements climatiques. Mon approche de ses phénomènes n'est pas sans ambiguïté car j'ai bien conscience qu'il nous serait impossible de vivre sans médicaments, sans produits chimiques et sans ces molécules,

Une réflexion sur les dérèglements dus aux molécules que tu développes dans la série de céramiques *Nature Morte* (2015-2017), dans *Disco Ball* (2017) et même plus récemment dans Snapchat...

Je questionne les conséquences de l'usage des molécules sans les montrer vraiment. J'ai beaucoup travaillé sur ces sujets de 1998 à 2002 en réalisant des portraits de gélules et de comprimés en macrophotographie. Les laboratoires pharmaceutiques proposent en effet des packagings toujours plus attirants et donnent aux pilules le caractère familier et inoffensif d'un bonbon coloré. *Disco Ball*, une sculpture représentant une boule à facettes en forme de molécule, est une manière de montrer comment ces molécules ont une incidence voire une emprise sur nous. Une boule sous laquelle il est possible de danser, de faire la fête, sachant que s'amuser est déjà en soi une alternative à la prise de médicament ou d'une substance quelle qu'elle soit. J'ai créé un Lens Snapchat à partir de ce que l'on pourrait voir en pénétrant quelques secondes à l'intérieur d'un cerveau avec ce fantasme de pouvoir lire dans les pensées des autres. C'est un projet que je suis en train de développer en réalité virtuelle. Je montre les différents aspects de notre conditionnement, qu'il s'effectue par les médicaments, notre environnement social, ou par les mots. Il n'est pas à voir comme négatif mais il est important d'avoir conscience de la manière dont il définit nos vies.

Née en 1974. Vit à Paris
www.susplugas.com

Représentée par la Patinoire Royale/Galerie Valérie Bach, Bruxelles

Expositions récentes (sélection)

2019
Désordre, chapitre 1, Château de Servières, Marseille
Disorder in The House, Istres

Actualités
Du 13 mars au 26 juillet 2020
Dérailson du quotidien, Galerie Mansart, Paris

Du 12 mars au 14 septembre 2020
J'ai 800 ans, Galerie des Jours de Lune, Metz

Du 02 juillet au 12 septembre 2020
Météoroides, Eponyme Galerie, Bordeaux

Du 28 août au 06 septembre 2020
En piste, La Boverie, Liège, Belgique

Du 09 octobre au 10 janvier 2021
Jeanne Susplugas

Musée Fabre Hôtel de Cabrières-Sabatier d'Espeyran, Montpellier

Point contemporain



JEANNE SUSPLUGAS
PAUL RICCÌ
GHYSLAIN BERTHOLOM
LE PRIX DRAWING NOW
PANORAMA DES EXPOSITIONS
FANNY DURAND
MAXIME DUVEAU
GIANLUIGI MARIA MASUCCI